

Louise et Joseph ALARCON.  
Auteur Michel Alarcon.  
Autobiographie familiale, réédition 2019.  
Titre: A l'ombre de l'oubli.

Ce livre est un hommage à mes parents qui élevèrent dix enfants sans ne jamais maudire la misère de leur sort. Je trace sur le papier de cette petite brochure, le passé de mon enfance auprès de mes parents, afin de vous parler du bonheur que nous connûmes mes sœurs, mes frères et moi-même, cela malgré les misères d'après-guerre.

Maman avait quitté Malaga en Espagne en 1930 à l'âge de onze ans avec sa sœur Marie, son frère Raphaël et sa mère Antonia Bravo qui avait perdu son mari, Raphaël Conéjo, décédé à l'âge de vingt-deux ans. Ils avaient quitté l'Espagne pour regagnaient Oran en Algérie, un pays à l'époque sous domination française.

Mon père Joseph naquit dans ce pays où son propre grand père avait été soldat de l'armée Française qui en 1830 avait colonisé l'Algérie, puis vint la guerre 14 18, mon grand-père Jean ALARCON vivait alors à Oran en Algérie Française, afin de défendre son pays la France, il s'engagea à l'âge de 17 ans dans les bataillons qui se battaient sur Verdun. Dans les tranchées il subit le gaz moutarde, le corps à moitié déchiqueté par les combats, il resta aveugle jusqu'à son décès en 1962.

La guerre revient en 1939, Joseph ALARCON, mon père s'engagea dans les bataillons du 3ème RMI des zouaves, il débarqua en Provence pour rejoindre l'armée du général Delattre de Tassini jusqu'en Allemagne.

Michel, je suis né à Oran en juillet 1947.

Mes premiers souvenirs remontes à la misère noire d'après-guerre, nous vivions à Oran en Algérie française, dans une petite pièce d'une surface d'environ 30 mètres avec un vieil évier blanc émaillé, écorché par l'usage du temps. Dans un gros broc, lui aussi de fer blanc, il y avait l'eau pour boire, cette eau était précieuse car il fallait à mes parents l'achetait au marchand d'eau qui passait tous les matins avec sa charrette de bois, une charrette tirée par un vieil âne, sur là qu'elle il y avait un très gros bidon d'eau qu'un Arabe vendait aux habitants du quartier, L'Arabe se prénommer Pilili, tous les jours ce fut pour nous un vrai spectacle de retrouver Pilili qui nous amusait avec son âne aussi têtu que lui, un souvenir amusant et inoubliable. Au sol, un gros matelas recouvert d'une couverture de fortune faite de rapiéçage de chiffon sur lequel mes deux frères et moi nous dormions. Dans un coin, en contrebas du mur où s'écouler les moisissures de l'humidité, un petit matelas miséreux servait de couche pour mes parents. Au pied de l'unique fenêtre, il y avait toujours une cuvette de fer dans laquelle maman versée de l'alcool à brûler qu'elle allumait pour réchauffer la pièce lors des grands soirs d'hiver. Une table de récupération et un buffet peint en bleu étaient tout le mobilier de la maison. Mes jeunes parents travaillaient tous deux pour assurer le gîte et le couvert

de leur petite famille, papa partait tôt le matin à l'usine de conserves de sardines où il passait plus de 15 heures par jour à la manutention de grosses caisses et tonneaux pour l'emballage du poisson. Durant la journée, Maman allait faire du ménage chez des bourgeois, puis ensuite, le ménage à l'hôpital saint Michel du centre-ville de Oran jusqu'à tard dans la soirée, cet hôpital où je suis né. Mon premier souvenir marquant remonte à cette année 1949 ou mon frère Antoine et moi nous étions à l'école maternelle. Maman venait nous rechercher le soir très tard après son travail à l'hôpital, je me souviens de nos pleures, mon frère et moi, lorsque nous voyons toutes les mamans venir rechercher leur enfant alors que nous, dans un coin au fond d'une pièce sombre, qui abritait notre peur et nos larmes, nous restions seul abandonné jusqu'à ce que bien plus tard, Maman apparaissait à la porte d'entrée de la classe les bras tendus vers nous. Vous ne pourrez jamais imaginer les lumières qui éclairaient nos vie d'amour et de bonheur de retrouver notre Maman chérie, ce souvenir brûle très fort dans mon cœur.

La famille s'était agrandie, il était arrivée au monde ma sœur Marie Jeanne, la petite Gitane comme l'appelait Papa. Je me souviens encore de cette soirée mémorable, nous étions à l'approche de Noël de l'année 1950, Maman et papa poussaient un vieux landau qui devait dater de l'époque de l'empire, une carriole à quatre roues récupérer à la ferraille, A l'intérieur du landau, Marie Jeanne, encore bébé, emmitouflé dans un linge de laine s'agitait pleine de grâce. Mon frère Antoine à l'avant du cortège et moi qui suivait à l'arrière, nous étions heureux de promener avec nos parents malgré le froid qui sévissait lorsqu'une roue du landau s'était détachée, je n'ai plus les images dans la tête, mais Maman m'a toujours racontée la scène. Papa, affolait s'était mis à courir derrière la roue qui s'en aller dans cette rue en pente raide, afin de récupérer cette satanée roue, des moments inoubliables, lorsque l'on a connu le bonheur je crois, vous voyez les choses simples de l'existence ont une si grande importance lorsqu'on les raconte pour redonner à l'image et aux souvenirs d'une vie la chaleur du bonheur.

De cette année 1950, jusqu'aux quelques mois qui s'en suivirent avant notre départ pour le continent de la France, il ne me reste que le bonheur dans

des brides de souvenirs heureux malgré cette misère d'après-guerre, mais aussi de la pauvreté de mes parents, un jeune couple qui consacra leurs temps à la tâche pour nous assurer le bonheur d'une soupe chaude et d'un morceau de pain, parfois même, il y avait un fruit que Maman avait marchandé à l'Arabe du coin. Maman et Papa avaient choisi de fuir cette misère, mon père s'était alors embarqué une semaine avant nous pour rejoindre Marseille, puis regagné les Martigues où résidait Marie, la sœur de ma mère, ainsi il put trouver un travail et nous rapatrier vers la France, notre vraie patrie, pour une vie meilleure. Nous voilà maman, mes frères, ma sœur et moi sur le quai d'embarcation du port d'Oran, pour seul bagage maman avait une grosse valise en carton dans lesquels elle avait mis tous ces biens de misère pour vêtir ses gosses. Le grand navire, le VILLE

D'ORAN, accosté sur la rade fumée de ses grandes cheminées. Sur le quai ma grand-mère Antonia; la maman de ma mère agitait son bras pour nous souhaiter un bon voyage. L'on nous avait conduit en troisième classe dans les cales du bateau, un endroit où un tas de gens aussi miséreux que nous étaients entassés pour rejoindre eux aussi la France. Les deux journées de traverser en mer m'avaient paru interminables; mais le bonheur de retrouver papa en France et une nouvelle vie auprès de mes parents et ma famille m'avait rendu euphorique. Enfin, Marseille sous le soleil d'un jour nouveau nous avait accueillis, nous espérions tous une vie nouvelle moins miséreuse auprès de nos parents chéris. Papa était venu nous chercher avec une petite fourgonnette que lui avait prêté son nouveau patron. J'écris ces souvenirs et les images se bousculent dans ma tête, je revis avec des mots tous ces moments forts de ma vie et croyez-moi cela me fait du bien. Malgré que ma tata fut ravie de retrouver sa sœur et ses enfants, ma tante Marie s'était tout de même inquiétée du dérangement que nous causions; maman n'e cessa de me le rappeler durant de longues années. Mon frère Antoine et moi nous allions à l'école maternelle tout près de la maison de ma tante, le matin avant de partir à l'école, pour le petit déjeuner, j'étais chargé de m'en aller chercher une grosse cruche de lait de vache chez une fermière voisine de chez ma tante. J'étais toujours effrayé de m'approcher de cette grosse bête, je me souviens, la dame qui me servait le lait me faisait goûter son bréviaire à la louche, je n'aimais pas trop ce liquide blanc encore chaud au goût de vache. Nous ne voyons que très peu notre père qui partait travailler dès l'aube aux environs de quatre heures du matin pour ne rentrer le soir qu'après une heure très tardive, cela du lundi matin au samedi soir. Au bout de quelques semaines, ma tante ne tolérée plus de nous héberger, il avait fallu à mes parents trouver à nous reloger, mais le petit salaire mensuel de papa ne suffisait pas pour obtenir la location d'un petit appartement, personne n'avait voulu s'engager à nous louer ne serait-ce qu'une petite pièce pour y vivre. Ma mère dans sa course folle au service de gens qui l'exploitaient pour son travail de femme de ménage, avait trouvé une personne qui possédait une vieille bicoque à moitié délabrée à la sortie de la ville, au chemin du Paradis à Martigues. En fait, le paradis ce fut papa qui nous le construisit car cette maison n'avait ni porte ni fenêtre, un toit éventré qui laissait entrer le froid et la pluie, chaque jour, papa rapportait avec son gros camion, des vieilles palettes et planches de bois avec les qu'elles il fabriqua une porte et une fenêtre. Un vieux puits à côté de la maison nous permettait de puiser l'eau pour nos besoins, après une restauration hâtive de la cheminée, nous pûmes nous réchauffer durant l'hiver froid qui suivit. Maman avait trouvé du travail chez Monsieur Francis Turquant, maire de la commune, elle fut employée dans leur demeure où elle assurait le ménage de sa grande maison, son travail était irréprochable si-bien que Monsieur le maire avait décidé de lui remettre aussi la charge de l'entretiens et du ménage de la Mairie. Méré de famille de neuf enfants, tout au long de sa vie, jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, maman n'a cessé de travailler à faire des ménages chez diverses gens sans que ces derniers ne déclarèrent ma mère aux régimes sociaux, ce pourquoi durant sa

vieillesse elle ne put bénéficier d'aucun avantage ni même de d'une petite retraite financière qui l'aurait bien aidé à payer ses charges de la vie courante. Il ne nous fut plus possible de vivre sous le toit de cette maison ruineuse au chemin du Paradis, une habitation qui se délabrait un peu plus chaque jour au risque de s'écrouler sur notre petite famille. Fort heureusement Maman avait lié une grande amitié avec des collaborateurs de la mairie qui nous trouvèrent un logement en ville, un logement rue Victor Hugo au quartier de l'île, un quartier ancien de Martigues. Ce petit appartement était composé d'une grande pièce à vivre et une chambre dotée d'un petit fenestron. Nous fûmes heureux de ne plus faire nos sels, ces besoins journaliers, dans la colline du chemin du Paradis, puisque dès lors, nous faisons nos besoins dans des tinettes, une sorte de sceau à rebord où l'on faisait pipi et caca, tous les matins, le camion de la ville chargée du vidage des tinettes nous amusé, l'on se moquer des employés qui pinçaient leur nez pour vider les tinettes dans l'orifice à l'arrière du camion. Papa commençait sa journée de travail à cinq heures du matin, je m'éveillais toujours à cette heure du petit jour pour entendre papa tourner sa cuillère dans son bol de café noir, puis je l'entendais quitter la maison pour regagner l'entrepôt de son travail où il chargeait son gros camion de marchandises, une cargaison qu'il s'en allait livrer aux bateaux à quai sur le port de Marseille pour ne rentrer à la maison que très tard en début de nuit.

À présent, du haut de mes sept années, j'étais déjà un petit bonhomme, je fréquentais une école proche de chez nous, une classe de trente-huit élèves, il est vrai que ma place se situer toujours au fond de la classe près du poil de chauffage puisque j'étais bien souvent ,le trente quatrième ou bien encore le trente cinquième élève au classement, des notes, mais je ne fus jamais le dernier de la classe. L'histoire m'ennuyait, la dictée trop intellectuelle pour moi comme pour l'arithmétique trop scientifique pour ma comprenette, par contre en géographie, sciences, rédaction et travaux manuels je me débrouillais bien, à vrai dire, je n'étais pas destiné aux grandes écoles qui auraient fait de moi un col blanc la plume en main toute la journée. Bien souvent e dimanche matin, papa me prenait par la main pour partir à la rencontre de maman qui s'en était allé au marché faire quelques emplettes pour le repas, j'étais très fier de parcourir les rues avec mon père. Aujourd'hui je comprends l'inquiétude de mon père, maman était une très belle femme avec sa fine silhouette d'Andalouse aux grands yeux noire, ses joues fardées de rose et son rouge aux lèvres qui coloraient sa bouche surmontée d'un petit point de beauté, elle avait un charme qui ne passait pas inaperçu. Cependant, mon père avec sa petite et fine moustache, ses airs séducteurs et son sérieux d'homme responsable ne manquait pas lui non plus de titiller la jalousie de ma mère. Enfant ingrat, je vivais dans le bonheur de mes parents qui s'aimaient, leur bonheur était mien, de la misère nous étions passés à une pauvreté commune à bien des gens de cette époque d'après-guerre, mais notre amour familial nous réunissait bien plus fort chaque jour. Maman et papa étaient très appréciés

dans notre rue, notre quartier, parfois les gens venaient prendre un verre de café chez nous, il leur manquait toujours quelques morceaux de sucre, une miche de pain ou un verre d'huile pour la cuisine, maman, très généreuse savait donner à ces gens qui vivaient dans les mêmes conditions de pauvreté que les nôtres, ces petits biens réchauffaient nos cœurs.

Je revois aussi les images de ce dimanche avec mes parents mes frères, ma sœur Marie Jeanne âgée de trois ans ainsi que ma tante Marie, mais aussi François son mari et leurs trois enfants, nous courrions le long du bord du grand canal quand soudain, Yvette ma petite cousine était tombée à l'eau dans le grand canal. La peur de la noyade avait poussé immédiatement mon oncle François au secours de son enfant, il avait plongé pour secourir sa fille mais ne sachant pas nager il se noyait à son tour. Dans cette ferveur, mon Père avait plongé secourir ma cousine et empoigner mon oncle pour les sortir de l'eau. La foule de bedeau s'était entassé sur le bord du canal pour féliciter mon père du sauvetage de ma cousine et de mon oncle. Dans la semaine qui s'était ensuivie, mon père fut convoqué à la Mairie par les hautes autorités où lui fut remise une médaille de bravoure pour le sauvetage de la noyade de ma cousine et de mon oncle. La presse régionale qui était un média très prisé par les provençaux, avait fait toute une page d'éloge pour glorifier le courage de mon père, aujourd'hui encore je suis fier de la gloire de mon père. Comme beaucoup de famille à cette époque, les gens vivaient à crédit, aussi chaque fin de mois, Madame Tissot, une commerçante ambulante, une gentille dame chez qui maman faisait aussi assez souvent, le ménage, devenue amie avec ma mère, nous rendait visite. Elle faisait du colportage avec ses trousseaux de vêtements, de linges, elle nous faisait crédit, ce qui nous permettait d'être habillé comme les autres enfants de l'école, aussi lorsque Maman achetait des chaussettes, chemisettes et d'autres habits, elle était obligée d'en acheter trois, pour vêtir Antoine, Guy et moi, bien sûr il fallait aussi vêtir Marie Jeanne encore bébé, malgré notre pauvreté nous ne paraissions pas trop miséreux. En ce temps, les ouvriers étaient payés à la semaine, je me souviens de ces samedis soirs lorsque papa rentré du travail avec sa petite enveloppe qu'il remettait à maman, je revois ma mère qui répartissait les quelques billets de banque, celui-ci pour payer le loyer, cet autre pour l'électricité, et le charbon, celui-ci pour les crédits puis un petit billet qu'elle remettait dans l'enveloppe pour les impôts, enfin il ne restait toujours qu'un ou deux autres billets pour la nourriture et les frais divers, ces images du bonheur gravée dans ma mémoire me suivront jusqu'à la nuit des temps. Parfois maman disposait d'un entracte, d'une petite heure dans son travail de femme de ménage, elle venait alors nous chercher à la sortie de l'école, je la revoie conversant avec d'autres mamans, je ne voyais qu'elle avec sa silhouette élancée, ses longs cheveux noirs, elle était vraiment très belle et très gentille ma mère, aussi tout le monde l'aimer.

Noël approché, bien que miséreux il ne se passait pas un Noël sans que maman s'endette de crédits pour nous offrir des cadeaux. Près de chez nous il se trouvait la boutique de cadeaux et jouets tenue par madame Souquet, une commerçante chez qui maman faisait aussi le ménage dans

son appartement mais aussi sa boutique, elle passait des heures à reluire le mobilier et laver les vitrines du magasin, cela tous les deux jours.

Je me rappelle de ce Noël ou en compagnie de maman, je m'en étais allé choisir mon cadeau, il s'agissait d'une grue mécanique grise, ce fut un grand bonheur de posséder ce jouet que seuls les enfants de riches pouvaient s'offrir. Mon père Noël s'était maman, elle était cette étoile qui brillait dans le ciel et qui ne s'éteindra jamais dans mon cœur. Bien que je ne fus qu'un enfant, je compris très vite pourquoi lors de ses comptes en fin de semaine, maman réservait toujours une enveloppe qu'elle appelait crédit de fin d'année, aussi chez mes parents nous avons toujours fonctionné à crédit mais je vous assure, oui je vous assure, personne n'est jamais venu chez nous dire à mes parents vous me devez de l'argent, ils se sont privés de tout ce dont des gens honnête pouvaient prétendre, ce fut pour le seul bonheur de leurs enfants. Je me souviens aussi des mois de disette ou papa, maman travaillés jusque très tard le soir du lundi au dimanche soir, cela afin de parvenir à nourrir leurs enfants, l'on ne se plaignait jamais de cette absence des parents, ni de ces attentes la faim au ventre car dès l'arrivée de nos parents chéris nous n'avions plus aucune souffrance, surtout devant un potage bien chaud qui nous réchauffait. Maman était une femme très pieuse, il y avait toujours dans un petit coin de la maison, la statuette de saint Antoine de Padou illuminée d'une petite veilleuse. Tout au long de sa vie ma mère n'aura jamais cessée de priée le ciel et tous ses saints afin de nous assurer santé, protection et bonheur, nous n'avons eu ni richesse ni fortune mais nous avons tout le bonheur et l'amour de nos parents, des gens qui ont sacrifié les joies aux qu'elles ils avaient droit pour nous élever dignement et assurer notre bonheur. Au début de l'année 1956, l'avènement prônait par l'Abbé Pierre en faveur du logement social pour les plus défavorisés, nous apporta le bonheur de bénéficier d'un petit logement en cité d'urgence au quartier du Grés, face au cimetière boulevard notre Dame. Cette petite cité de vingt-cinq maisonnettes fut très vite occupée par des gens de milieu social, pour la plupart des miséreux comme nous. Maman qui était une jeune femme très communicative avait, en peu de temps, sympathisé avec la plupart des résidents. C'était à peine croyable, nous sortions des bas-fonds de la misère pour nous retrouver dans cette petite maison composait d'une grande pièce à vivre, une minuscule petite salle d'eau, mais aussi enfin de vrai toilette avec un bidet et l'eau courante. Il y avait aussi une chambre où Antoine et moi nous dormions à la tête d'un grand lit composait d'un gros matelas posait à même le sol, quant à Guy et Marie Jeanne, ils dormaient eux aux pieds du lit, c'était enfin le vrai bonheur de vivre sous un toit comme tout le monde. À l'arrière de la maisonnette il y avait une petite cour avec un petit cagibi où mon père entreposait les sacs de pommes de terre; ces patates étaient notre alimentation principale, mais il y avait aussi un gros sac de charbon pour alimenter le poêle de la maison.

Hiver 1956, nous étions tous réunis, maman était en sainte et allait accoucher d'un petit frère ou d'une petite sœur, elle nous parlait beaucoup de ce bébé que nous allions accueillir, cette naissance ravissait mes

parents, cet évènement était miraculeux pour mes frères et ma petite sœur Marie-Jeanne qui jouait avec sa poupée en attendant l'arrivée de l'enfant qui enflait le ventre de ma mère. Depuis quelques jours, Janique aimée, une jeune assistante sociale, s'occupait de nous puisque maman était hospitalisée à la clinique d'accouchement. Janique aimée était le surnom que mon père avait donné à cette jeune assistante sociale car depuis peu mes parents avaient acheté une télévision; nous aimions regarder le soir un feuilleton où l'actrice principale était une jeune femme elle aussi assistante sociale, une demoiselle qui se rendait à son travail en vélo-solex, et notre assistante sociale possédait elle aussi son propre vélo-solex, voilà pourquoi nous surnommions notre assistante sociale, Janique aimée. Papa travaillait comme un forcené, lorsqu'il rentrait tard dans la nuit, nous étions très heureux d'avoir joué comme des fous avant de nous endormir, cependant je ne trouvais vraiment le sommeil seulement lorsque j'entendais mon père garer son gros camion contre la maison. Le matin, Janique aimée arrivait de bonne heure pour nous vêtir, nous donner un petit déjeuner, puis devant la porte Cathy notre chienne attendait pour nous accompagner jusqu'aux portails de l'école, elle était une fidèle compagne cette chienne qui veillait sur nous. Monsieur Mober, notre docteur de famille avait raccompagné maman et notre petit frère qui venait de naître jusqu'à la maison, fous de joie, nous retrouvions notre maman chérie; mais aussi notre petit frère Robert emmitouflait dans ses langes de linges blancs. Cet hiver 1956 fut très froid, aussi les canaux qui traversaient notre ville de Martigues étaient glacés, si bien que des gens traversés le grand canal à pied nous avait on dit. Ce fut hélas cet hiver très rigoureux qui emporta mon petit frère Robert, il mourut très tôt, cet enfant tant espéré, il n'aura vécu que quelques semaines, Les images de ce grand malheur trottent encore dans mon esprit. Je me souviens de ce levé du jour où nous retrouvions ma mère en pleure, elle hurlait sa peine, maman nous avait dit Robert et mort, malgré notre jeune âge nous savions ce que voulait dire la mort puisque nous habitions en face du cimetière de la ville. Il nous arrivait fréquemment de voir ces longs cortèges de gens derrière la charrette du corbillard que tirés de vieux chevaux. Tout était devenu noir pour nous comme ces personnes que l'on voyait à la suite du corbillard, la mort devint encore plus effrayante d'autant plus que notre petit frère s'était éteint avant même que nous ayons pu deviner son sourire. Papa et maman étaient terrassés par cette disparition subite, ma mère vêtue de noir pour porter le deuil de son enfant nous aura surprotégées durant de nombreuses années à la suite de ce grand malheur. Chaque jours, aux environs de douze heures, nous entendions le bruit du moteur du camion de papa qu'il garait contre le mur du cimetière, ce bruit de camion résonne dans ma tête comme un évènement de bonheur car nous étions content lorsque papa rentré déjeuner avec nous. Malgré l'image de Maman vieillissante et fatiguée de ses dernières années de vie, je revois toujours ma mère, cette jeune femme qui était très agile et pleine de vie avec son sourire s'agitant de toute part pour nous aimer de toute son affection, mais aussi les baisers de papa lorsqu'il s'approchait de notre mère, ainsi le bonheur de maman

illuminait ses yeux qui rayonnaient sur nous aussi, toutes ces flamboyantes images sont gravées dans ma mémoire.

Je ne cesse de vous parler de mémoire, de souvenirs et de moments inoubliables, mais que serait la vie sans toutes ces choses qui font le bonheur, je vous laisse le choix d'interpréter ma question à votre propre convenance.

Durant les mois d'été, papa ne prenaient jamais de congé, un autre employeur le faisait travailler, parfois, plus de quinze heures par jour sur son gros camion pour ravitailler les navires sur le port de Marseille où bien de Nice, mais aussi de bien d'autres lieux sur les ports de la Méditerranée, lorsqu'il revenait à la maison épuisé de ses lointaines tournées, il ramenait toujours quelques vivres ou parfois des cadeaux que lui offraient les commandants de bord des bateaux qu'il livrait à la sueur de son front sans se plaindre des charges de travail. Je me rappelle encore de ces vacances scolaires lorsque mon frère Guy et moi nous nous étions levé au petit matin vers quatre heures le pour partir avec papa dans son gros camion sur Marseille pour y transporter ses marchandises qu'il chargeait sur les gros bateaux. L'odeur du moteur, celle de toutes ces marchandises à l'arrière du camion parfument encore mes nuits de souvenirs merveilleux. Sur le port de Marseille, assis sur la banquette à l'intérieur du camion, Guy et moi nous observions papa gravir l'escalator de bois et de corde qui le conduisait sur le navire, je ressens encore sa peine, le dos courbé avec ses grosses caisses de bois remplies de marchandises sur ses épaules, je crois bien que je souffrais des efforts que mon père devait fournir pour transbahuter le poids de toute cette marchandise. Cette peine fut la sienne tout au long de sa vie professionnelle, il ne se sera jamais plaint de cette croix qui lui assurait du travail pour nourrir sa famille. Je n'oublierais pas non plus cette bonté dans les yeux de mon père lorsqu'il rentrait déjeuner à la maison vers treize heures, après son repas avant qu'il ne s'en aille reprendre son travail, lorsque nous nous apprêtions à repartir à l'école, il nous faisait asseoir sur ses genoux, puis il glissait la main dans sa poche pour retirer un peu de monnaies, ensuite il nous donner à chacun une pièce de deux ou cinq francs pour nous acheter un bonbon chez Madame Sicard, une commerçante qui avait son petit magasin de papeterie mais aussi de bonbon sur le chemin de l'école près de la grande bastide de Monsieur Turquant. J'aimais bien me hasarder autour de cette grande maison, une bastide qui était entourée d'un très vieux palmier, mais aussi de gros arbres à coins, ces fruits acides que je n'aimais vraiment pas, mais dont je prenais un grand plaisir à cueillir.

La ribambelle de copains et copines qui couraient à nos côtés, faisait elle aussi partie des joies de notre enfance joyeuse, Cathy semblait très heureuse de nous accompagnait, papa aimait beaucoup cette chienne qu'il avait adoptée et appelée Cathy. Depuis quelque temps les bâtisseurs de logements HLM, détruisaient tous nos champs de jeux qui entouraient notre cité pour y construire des habitats à loyer modéré, les entreprises du bâtiment employées de nombreux ouvriers basanés, Italiens, Espagnols, Arabes, et Portugais. Mes parents ainsi que ceux de nos camarades

craignaient toujours que nous soyons agressés par ces populations étrangères, fort heureusement, il y avait Cathy notre chienne qui veillait sur nous et nos amis, elle avait pris l'habitude de nous suivre jusqu'à l'école puis nous la retrouvions devant le portail de notre école à l'heure de la sortie des classes, nous étions très heureux de retrouver notre Cathy et sa garde vigilante.

Je ne saurais jamais assez honorer la mémoire de ce petit curé, ce grand homme de cœur, l'Abbé Pierre, qui nous permit de bénéficier de ce logement social dans cette cité d'urgence, un logement qui avait redonné foi au bonheur de mes parents en difficultés. Cependant, malgré nos petits moyens nous partions chaque jour à l'école avec pour goûter pour le quatre heures, un gros morceau de pain accompagnait de deux barres de chocolat Tobler ou Cémois, aussi j'étais bien content lorsqu'il s'agissait du chocolat Cémois car à l'intérieur il y avait toujours deux timbres-poste que je collectionnais dans un bel album bleu que maman m'avait offert. Toujours à crédit, ce fut en cette année 1956 que maman avait acheté une machine à laver le linge, une machine munie d'une manivelle pour essorer le linge, ainsi elle ne lava plus toutes nos affaires dans cette grande cuve de fer gris, courbait sur sa vieille planche de bois à frotter. Depuis quelque temps déjà, mes parents avaient acheté une télévision, une grosse caisse de bois vernis avec trois gros boutons blancs et un tout petit écran qui faisait notre bonheur. Nous étions les seuls à posséder la télévision dans le quartier et son lointain voisinage, si-bien qu'aux heures d'émissions, une foule de copains, copines, mais aussi de voisins et voisines s'empressaient de venir chez nous pour s'émerveiller devant les actualités ou les films de Zorro, Charlie Chaplin ou Laurel et Hardy.

Espiègle, je trouvais le moyen de faire payer la séance de télé à mes petits camarades, je leur réclamais un franc pour m'acheter des bonbons au caramel ou des pochettes de timbres pour ma collection.

Maman nous avait inscrits au patronage des curés mes deux frères et moi. Chaque jeudi mais aussi les samedis, vêtus de nos habits de scouts, nous nous retrouvions sous le préau de l'école de Jonquièrre qui faisait office pour les curés, nous y retrouvions nos copains mais aussi d'autres enfants. Les curés faisaient office de moniteur, ils nous apprenaient les prémices de la morale et de l'instruction laïque afin de devenir des adultes éduqués.

C'était le bonheur, l'insouciance, parfois nous partions en excursion dans un vieil autobus pour visiter Arles, le pont du Gard ou les marées salantes de Port Vaccarès. Ainsi notre jeunesse ne fut que du bonheur, tout cela grâce aux sacrifices nos parents qui nous ont tout donné pour nous épargner la misère. Cet été de l'année 1958, avec l'épargne et les sacrifices financiers qu'avaient faits nos parents, nous pûmes, Maman, Marie Jeanne, Antoine, Guy et moi nous rendre en vacances à Oran chez la mère de maman, ma grand-mère nous reçus dans sa petite maison en ville. Depuis bien longtemps, suite à la disparition de son époux, ma grand-mère vivait avec Raphaël Durant, un homme très gentil, il était un très bon cordonnier, un métier qu'il exerça jusqu'à la fin de ses jours, un gentil homme très proche de ma grand-mère. Ce fut à cette époque que mes frères, ma sœur et moi

rencontrions pour la première fois Lucien, mon demi-frère, un garçon issu d'un premier mariage de ma mère qui, durant la dernière guerre mondiale, perdit son premier mari, je ne m'étendrais pas sur ce sujet. Toujours est-il que nous découvrions avec une grande émotion, ce frère dont j'avais souvent entendu parler. Mon Dieu qu'il était grand, c'était bien mon grand frère comme nous l'avaient dit papa et maman, papa avait adopté dans son cœur ce grand fils. Lucien mon grand frère avait un ami nommé Camu, tous deux étaient déjà des jeunes hommes, je les admirais avec leur hardiesse et leurs idées d'homme. Lorsque je les approchais un peu trop de près ils me chassaient comme un gamin, je me souviens de cette frustration, lorsqu'ils me repousser, je voulais tant leur ressembler être à leurs côtés et être moi aussi un homme, allez l'enfant, passe ton chemin, pensaient-ils sans doute lorsque je les approchais de trop près. Après ces quelques jours de vacances, nous ne revîmes notre grand frère que l'année suivante puisque pour des raisons familiales et financières, il était inconcevable que Lucien rentre avec nous en France. L'été suivant, sous un ciel ensoleillé, mon frère Lucien était venu passer à son tour ses vacances scolaires avec nous aux Martigues.

Il me restait de très bons souvenirs de nos vacances à Oran mais aussi de notre tonton Raphaël Durant comme nous l'appelions car au cours de ces vacances à Oran, je me rendais très souvent dans sa petite boutique de cordonnerie. Je passais la plupart de mon temps derrière l'établie à toucher à tous ses outils, aussi j'aimais beaucoup retrouver cette odeur du cuir et du vernis qui embaumait la boutique. Tonton Raphaël couper toujours un vieux bout de cuir qu'il me donnait avec des petits clous, un marteau et un bout de bois pour que je m'occupe. Tout se passer bien avec Tonton jusqu'au jour où il dut s'absentée quelques minutes, pareil à un vilain garnement, j'avais fouillé dans tous les tiroirs de sa boutique, je trouvais une boîte rouge en fer blanc qui contenait ses tampons en caoutchouc, des numéros qui lui servaient à marquer sous les semelles, les chaussures qu'il réparait. Vite fait bien fait j'avais mis dans ma grande poche la petite boîte rouge des tampons pour jouer à l'imprimeur. Ce fut à partir de ce jour que mon oncle Raphael me refusa de remettre les pieds dans sa boutique, avait-il compris que j'étais le voleur de son outil de marquage, je n'en ai jamais rien su. A Oran, la chaleur de l'été était étouffante, dès le petit matin ma grand-mère s'en aller elle aussi accomplir quelques heures de ménage chez des bourgeois au centre-ville d'Oran, puis maman nous préparée le déjeuner, elle nous faisait la toilette dans un grand baquet en bois, puis elle nous aidait à nous a habiller, ensuite elle se charger du ménage de la maison, du repas et des affaires quotidiennes à toutes les mères de famille, ensuite à son tour, elle partait faire du ménage chez les gens pour quelques dizaines de francs. Je revois encore dans le fond de ma mémoire, cet après-midi où maman s'était vêtue de sa belle robe, bien coiffée, bien fardée pour aller en ville à l'hôpital saint Michel pour y retrouver d'anciennes camarades, un établissement où elle avait travaillée lorsque nous vivions à Oran. Le centre-ville avec ses grands immeubles blancs Haussmanniens, les grands magasins, mais aussi les

gens dans les rues nous semblés féériques, je nous revois Guy et moi qui découvrons le tapis roulant du grand magasin Prisunic, c'était magique ces escaliers qui roulaient pour nous conduire à l'étage, nous avons ri comme des fous, ils sont loin ces souvenirs du bonheur. Tous proches de l'hôpital dans un bel immeuble bourgeois habitaient madame Fouilloux, une dame propriétaire de l'immeuble où nous logions durant l'année 1949, il s'agissait d'une petite mansarde sans eau ni électricité, maman en été la gardienne de ce bel immeuble qui nous abritait, ma mère ne put s'empêcher d'aller dire bonjour à cette vieille dame.

Je tiens cette information de la bouche de Maman, du temps où elle avait encore tous ces esprits et ses souvenirs bien vivant.

Pendant que Maman donnait le bonjour à ses vieilles connaissances dans l'immeuble, mon frère Lucien qui nous avait rejoints, alors que Antoine, Guy et moi nous jouions à glisser du haut du pallier du second étage jusqu'à l'entresol sur la rampe en bois des escaliers, notre grand frère Lucien, bien plus malin que nous, avait voulu jouer de bravoure en chevauchant la rampe audacieusement, il bascula mal, puis il tomba du premier étage jusqu'au bas de l'escalier. Épouvanté mes frères et moi nous avons hurlé pour alerter tous les locataires de l'immeuble, la peur que Lucien soit mort après cette chute nous avait affolé, fort heureusement, après une grande commotion douloureuse Lucien avait ouvert ses yeux, le bonheur d'être de nouveau ensemble avait dissipé notre grande frayeur. Louisa était le prénom de Maman, dans cet hôpital où j'avais retrouvé maman, tout le monde s'était pressé autour de ma mère, j'entends encore ces gens dire mais que tu es belle Louisa, je savais que maman était à mes yeux la plus belle du monde, ces gens venaient consolider dans mon esprit mon amour pour maman. Toutes ces dames autour de maman n'étaient-elles aussi que de jeunes femmes du même âge que ma mère, si pour moi elles étaient des adultes, des vieilles femmes pour l'enfant que j'étais il n'en reste pas moins qu'elles étaient la jeunesse en leur temps. Je n'affabule pas de mes mots pour vous conter la beauté de ma mère car à chacune de ses rencontres avec ses anciennes connaissances j'entendais ces mots qui résonnent encore dans ma mémoire, Louisa que tu es belle. Ce matin, comme le faisait bien souvent les dimanches mon papa ou bien encore ma maman chez nous aux Martigues, ma grand-mère nous avait préparé des beignets, des douceurs qu'elle faisait frire dans une poêle d'huile, des douceurs bien sucrées que nous aimions, ces moments de réjouissance nous réunissaient toujours pour nous régaler au petit déjeuner. Les vacances s'étaient achevées, Lucien qui était scolarisé à Oran restera vivre chez ma grand-mère et Raphaël Durant, il reviendrait, l'école finie, nous retrouver en France aux Martigues. Je revois encore de ce retour en France, maman portait son unique pantalon marron, un pantalon bien trop large pour elle et sa taille de guêpe, un vêtement qui dut sans doute être donné à ma grand-mère qui faisait de la couture à domicile pour tous ces gens riches de la ville. Ma grand-mère me disait toujours que ces gens-là étaient

très généreux, ces gens lui offraient toujours les habits qu'elles ne portaient plus, des vêtements qui nous profitaient toujours aux uns ou aux autres. Lucien mais aussi son copain Camu étaient venus avec grand-mère jusqu'au port d'embarcation pour notre retour sur Marseille. Je n'ai raconté que de brefs moments de joie et de bonheurs de ce séjour de vacances à Oran, ceci afin de ne pas encombrer la page de nombreux faits anodins qui ornent encore ma mémoire, cependant, pour mes frères, ma toute petite ma mère et moi-même, il nous avait tardé de regagner la France pour voir sur le quai du port de Marseille notre papa qui était venu nous chercher pour nous conduire à la maison et retrouver les joies de la famille réunie.

Les vacances devaient avoir fait un grand bien à maman qui se retrouva de nouveau en sainte de mon frère Gérard. Madame Lopez, pichica comme l'appelaient mes parents, une jeune femme qui était la grande amie de ma mère et mon père, venait souvent à la maison retrouver mes parents, je les entends encore rire du ballon de ma mère, malgré son gros ventre de femme en sainte elle était belle et radieuse maman. Dans ma tête, j'entends encore ces cris de joie, lorsque papa nous réunissait autour de la grande table de la salle à manger, il prenait un grand plaisir à sortir sa boîte en fer blanc avec ses jeux de cartes de ramis et de belotte. Depuis longtemps déjà, il nous avait appris à jouer aux cartes, maman riait de nous voir heureux tous ensemble autour de quelques gâteaux Espagnols, des mantécaos, une sorte de petits gâteaux au beurre qu'elle avait l'habitude de nous préparer. Papa toujours aussi rieur se moquer, parfois très amoureusement, de maman qui passait un temps inouï pour jouer sa carte avant de piocher une nouvelle carte et en jouer une autre, ces soirées qui nous réunissaient furent un grand bonheur dont je ne pourrais jamais vous témoigner la grandeur et les joies qui illuminait nos vies.

Maman était fatiguée à l'approche de l'accouchement de mon frère Gérard, heureusement notre gracieuse assistante sociale venait chaque jour s'occuper de la maison et de nous autres enfants. Jannique aimée, ce surnom que mon père lui avait donné en la comparant à cette jeune actrice d'un feuilleton télévisé, était une jeune femme amusante, mais aussi une sorte de jeune fille un peu gourde et sotte. Cependant, elle était très préoccupée à bien satisfaire nos petits problèmes quotidiens. Nous aimions bien, cette jeune assistante sociale, qui chevauchait son vélo solex, montée sur sa bécane elle ressemblait à un guignol, je ne vous traduirais pas les rires qui s'élevaient lorsque l'ont voyer cette gentille assistante sociale, un peu farfelue s'éloigner, mais nous l'aimions beaucoup car elle s'occupait bien de nous. Nos moqueries, nos parties de cartes mais aussi notre petit frère qui allait naître, nous rendaient joyeux, nous n'avions pas d'argent pour mener une vie comme tout le monde, mais les années de misère étaient à présent loin derrière nous. Cependant, papa, maman n'oublèrent pas ce passé de disette, aussi lorsque nos voisins, des gens miséreux, aussi pauvres que nous venaient à la maison pour nous demander un morceau de pain, ces gens à qui il manquait toujours du sucre, du lait de l'huile ou autres ingrédient, maman qui ne pouvait tolérer la grande misère qu'elle connut, avec Papa, elle donnait, gracieusement, à toutes ces gens ce qui

leur manquait. Puis il y avait aussi ce voisin dans la cité, Monsieur Labéraine et son épouse qui avaient une famille nombreuse, douze enfants, ces gens là manquaient bien souvent de nourriture, mes parents leur offraient parfois des biscuits, du pain et je ne sais plus quoi mais croyez-moi, nos parents qui avaient connu cette grande misère, avaient l'amour et le cœur ouvert aux autres.

Cathy notre chienne était très âgée, devenue presque aveugle elle dépérissait un peu plus chaque jour, il était temps de lui épargner ces souffrances.

À quelques maisons de la nôtre vivait Monsieur Bernard qui était un officier d'état, il exerçait en qualité de douanier et possédait une arme. En compagnie de papa, il avait conduit Cathy dans la pinède pour mettre fin aux souffrances de cette pauvre bête, Monsieur Bernard l'avait abattu. Ce fut alors la première fois que je vis pleuré mon père de toute son âme. ce fut un grand malheur de devoir se séparer de cette chienne qui faisait partie de la famille, comme s'il s'en eut été une parente, ce fut douloureux pour papa mais aussi nous tous. Il est vrai que Cathy veillait sur tous les enfants de la cité, c'était une gentille et belle chienne très obéissante, je la revois encore postée devant la porte de la maison, elle aussi attendant le bruit du camion qui ramener papa à la maison, elle ne le laissait pas descendre du bahut, elle sautée dans ses bras, il était heureux mon père de retrouver sa gentille chienne, il est vrai que tout au long de sa vie, mon père aura beaucoup aimé les bêtes, les chiens particulièrement, cet amour qui se dégageait de papa à rayonna tout au long de sa vie pour notre bonheur. Enfin Gérard était né, un nouveau bonheur était entré dans notre petite maison, mes frères, ma sœur et moi nous tournions autour du landau pour sourire à ce nouveau venu, notre gentil petit frère. L'année s'était écoulée dans la joie avec nos copines et nos copains à courir dans les garrigues de la campagne qui entourait notre quartier, en début de soirée, vers dix-huit heures c'était l'ouverture des programmes de L'ORTF, maman qui avait retrouvé toute sa splendeur nous allumées la télévision, toutes la ribambelle des gosses de la cité nous rejoignaient,. Les jambes croisées devant la télévision, nous étions émerveillés devant les images animées du petit écran. Durant les pannes d'images de la télévision, une voix très masculine s'exclamer, nous nous excusons pour cette interruption momentanée de l'image, ce slogan était très fréquents à cette époque, pendant ces pannes de télévision nous dégustions toujours un bout de gâteau que maman avait pris soin de préparer.

Je me souviendrais de ce jour où mon petit frère Gérard, âgé de trois ans, se tenait nu devant la maison avec son petit bout de quéquette à la main, notre gentil voisin Monsieur Labéraine qui passait devant chez nous, s'était écrié en riant, ce même ressemble à BIBI, il voulut parlé de ce petit personnage de couleur noire, un gamin illustrait avec sa quéquette à la main, ce petit garçon avec son petit bout de quéquette ressemblait un peu à mon petit frère Gérard, cette image de bibi fricotin figurait à cette époque sur un magazine illustré pour enfant, ce fut à partir de ce jour et pour bien longtemps, que nous avons surnommé mon frère Gérard bibi. Dans la cité

tout le monde l'appelait bibi, ce préterit le suivit jusqu'à son adolescence. Quelque temps plus tard, Lucien était venu vivre avec nous définitivement, notre grand frère nous apprenait des jeux nouveaux. Nos hordes de cowboys et d'Indiens étaient nos jeux favoris jusqu'au jour où dans une confrontation d'Indiens et de cowboys notre ami Sala, un petit algérien qui vivait avec ses parents ses frères et sœurs dans la cité, reçut une flèche de bois dans l'œil que nous tirions de nos arcs de peau rouge. Il perdit la vue de son œil, ce fut un grand malheur, mais nous ne connûmes jamais celui qui avait tiré cette flèche qui blessa gravement notre ami Sala, bien que tout le monde ait accusé mon frère Lucien, nous ne connûmes jamais le vrai coupable. Ce drame marqua toute notre enfance, cependant, notre copain ainsi que sa famille ne nous en tenues rigueur ni même du mépris. Les jeux de mon enfance, je les partageais, le plus souvent, avec mon frère Guy, nous étions proches pareil à des jumeaux, nous veillons toujours l'un sur l'autre, dans nos jeux il était toujours à mes côtés, nous nous entendions bien ensemble, l'on joua bien souvent à la guerre, au petit soldat ou bien encore au chercheur de trésors, nos fantastiques aventures dans les blockhaus de la dernière guerre qui parsemaient nos collines, étaient des moments que je n'oublierais jamais.

Nos bagarres dans les champs contre les Morvan, des gosses de nos âges qui fréquentaient de notre école, produisaient des batailles à grand coup de lance pierre, nos copains d'école étaient nos amis mais ils devenaient nos ennemis durant ces confrontations entre enfants de quartiers différents.

Je revois avec une grande joie dans mes souvenirs, ces journées où avec mon frère nous recherchions des trésors derrière le cimetière non loin de chez nous, ces endroits où les fossoyeurs déversaient le reste des vieux tombeaux délabrés, c'étaient des immondices dans lesquels nous trouvions de petites boîtes qui avaient appartenu aux défunts. Bien souvent, à l'intérieur de ces petites coffrets l'on y trouve des petites croix, des chapelets et parfois quelques pièces de monnaies anciennes. Nous étions fiers de rentrer à la maison pour montrer à maman tous nos trésors, elle nous prenait dans ses bras pour partager notre bonheur d'avoir trouvé ces trésors, nous étions heureux de cet amour que maman nous partageait.

Cette histoire aurait pu se poursuivre car maman mit au monde deux autres petites sœurs et un autre garçon, elle éleva aussi mon cousin Serge qui n'avait que sept ans, il était orphelin de sa mère et son père ne pouvait l'élever.

Les années s'écoules, mes cheveux grisonnes, mais dans mon cœur ses souvenirs restent immuables, ils ne changeront jamais ce grand bonheur qui reste identique à celui de bien des gens, car le temps nous sépare toujours de ceux que l'on aime, mais la vie continue avec ses joies et ses peines.

FIN

Auteur: Michel ALARCON

© AVC 2016